

MA PREMIERE BAGARRE

Dans ce monde, on a toujours besoin d'argent. Et avec mon frère, nous étions toujours à sec. Rien que les pochettes Panini des photos de footballeurs nous coûtaient près de 10 francs par semaine ; sans compter les bonbons, les entrées à la piscine et le journal Tintin qui paraissait tous les jeudis.

Nos parents avaient beau nous donner un peu d'argent de poche (quand on faisait la vaisselle par exemple !), on était toujours fauchés.

Aussi, comme c'étaient les grandes vacances, on s'était débrouillé pour trouver un boulot plutôt sympa et décrocher un peu de monnaie. C'est mon copain Manu qui m'avait indiqué la combine. Le ferrailleur de la rue Kléber payait 20 centimes le kilo de ferraille. Il suffisait de la lui apporter, il la pesait et il payait cash. L'ennui, c'est que pour que ce soit rentable, il fallait en apporter des kilos et des kilos. Et les kilos, ça pèse !

Le coup de génie, cela avait été la poussette. En cachette des parents, on était allé récupérer au fond de la cave une vieille poussette de quand nous étions bébés. Vu que nos parents disaient toujours qu'avec des loustics comme nous, ils n'avaient pas l'intention de faire des frères et soeurs, on n'avait pas eu de remords. Discrètement, on était allé la planquer dans les entrepôts de l'ancienne gare désaffectée toute proche.

Ainsi, tous les jours, en sortant du Centre Aéré où on passait la majeure partie de nos vacances, on faisait un crochet par la gare.

C'était là le paradis de la ferraille. Il n'y avait qu'à se baisser pour la ramasser. Boulons, tire-fonds, grosses vis, bouts de rails... les entrepôts désaffectés étaient un vraie mine de fer.

On remplissait la poussette jusqu'à ce que les amortisseurs touchent carrément par terre et on partait chez le ferrailleur. Ça faisait un bon bout de chemin, mais avec mon frère on s'entendait bien et on poussait à tour de rôle.

Pour ne pas rencontrer nos parents ou des voisins trop bavards, on préférait longer les voies. Puis on passait sous le tunnel et on débouchait dans la rue des Canettes. Là, il fallait traverser quelques cours d'immeubles HLM et on arrivait enfin chez le ferrailleur.

Les premières fois, tout se passa au petit poil. A part quelques passants un peu étonnés de voir notre landau pour bébé transformé en chariot à boulons, il n'y eut pas de pépins. Le plus dur était d'affronter les chiens du ferrailleur. Dès qu'on arrivait à la porte, ils se jetaient contre le grillage en aboyant comme s'ils voulaient nous dévorer tout crus. Et il

fallait que le ferrailleur vienne les attacher pour qu'on accepte de rentrer, en décrivant un large arc de cercle de sécurité par rapport à leur chaîne.

Le ferrailleur était un vieux type un peu bourru qui prononçait deux ou trois mots maximum par jour. Ça n'avait pas l'air de l'étonner de voir des enfants faire du trafic de ferraille. Il nous payait sans sourciller, comme des adultes. Il balançait tout notre tas sur une plateforme qui faisait balance. Et il disait juste " ça fera trois francs", ou " ça fera huit francs". Il sortait la monnaie de sa poche. Et à la prochaine !

Mais au bout de trois ou quatre voyages, des gamins de la cité HLM ont commencé à nous repérer. Et une petite guerre commença. D'abord, ce furent les môqueries. Dès qu'on entra dans la première cour, on entendait une voix qui criait :

- Eh, regardait les gitanos ! Comme ils sont crados avec leur poussette !

Or mon frère et moi n'avions pas la langue dans la poche. Ça tourna vite aux insultes en écho !

- Fermez-la, sales pieds-noirs ! gueula mon frère qui prétendait que les HLM étaient réservés aux pieds-noirs qui venaient d'arriver d'Algérie.

- Et toi, tes pieds, ils puent la merde, répliqua un grand gaillard aux cheveux frisés, en nous balançant une pierre.

- Charogne !

- Saloperie !

- Enflés ! hurlai-je en traversant la cour. On reviendra avec notre grand frère, et on vous éclatera tous !

- Reviens-y ! Dégonflé !

Sur ce, on se dépêcha de traverser tant bien que mal les cours des immeubles pour déboucher dans la rue Kléber.

A partir de ce jour-là, la guerre ouverte fut déclarée. Si la poussette était pleine de gros morceaux de fer, nos poches, elles, se bourrèrent de boulons et de gros écrous.

La traversée des immeubles ressemblait à un épisode de western. Nous, nous étions la diligence de la Well's Fargo chargée de transporter le courrier à travers les territoires hostiles des Indiens Kiowas. Les flèches (en l'occurrence des cailloux et des graviers !) pleuvaient de tous côtés. Mais pour se protéger, on s'était fabriqués de solides boucliers avec des couvercles de poubelles métalliques. Bing Bang ! Ça tombait, comme dans les meilleurs scènes de *La Chevauchée Fantastique* !

Pour nos ennemis, c'était plus facile. Ils s'embusquaient derrière des sapinettes et nos boulons avaient du mal à les atteindre. La traversée

devait durer deux ou trois minutes à peine, mais c'était pas du gâteau. Nous y allions, mon frère et moi, en serrant les dents.

Une fois, le grand gaillard aux cheveux frisés réussit à me toucher à la tête et j'en eus la peau du crâne toute éraflée.

- Tu me le paieras, charogne ! hurlai-je en faisant une percée vers les sapinettes qui les fit s'enfuir comme une volée de moineaux.

Ce carnaval-là dura toute la fin des vacances... jusqu'au jour où une voisine de ma mère, Madame Chaboud, alla lui raconter qu'elle nous avait vu avec une poussette à des kilomètres de la maison.

Ce fut l'arrêt brutal de notre épopée. Mais, ma foi, ce n'était pas trop grave. Nous avions déjà amassé un petit pécule qui allait nous permettre de frimer un maximum à la rentrée des classes. *Tournée de bonbons générale, c'est les frères Piquemal qui régulent !*

Hélas, le jour de la rentrée, une surprise de taille nous attendait. Dans notre petite école de quartier, il y avait un nouveau... Devinez qui ! Le grand gaillard aux cheveux frisés !

Il était appuyé contre le tronc d'un arbre et il me narguait. Il savait bien qu'il mesurait une tête de plus que moi.

Je ne m'étais jamais battu contre personne. Mais là, mon sang ne fit qu'un tour. Il eut à peine le temps de dire en ricanant à la cantonade :

- Je le connais celui-là, c'est le petit gitanos à la poussette crados... que déjà je lui étais dessus.

J'avais foncé tête baissée comme un buffle. Après tout, on leur avait rien fait à ces sales pieds-noirs. Ils n'allaient pas faire la loi chez nous ! Mon coup de tête le désarçonna. Et on se retrouva par terre en train de se crêper le chignon. On roula deux ou trois fois dans la poussière. Puis on se retrouva je ne sais comment sur pied, en garde comme des boxeurs professionnels ou comme des coqs dans une basse-cour.

Toute l'école faisait cercle autour de nous. Et il y avait des supporters de chaque côté.

- Vas-y, dégomme-le !

- Mange lui l'oreille !

- Mords-y l'oeil, t'aura la cuisse !

Il me regarda avec un rictus mauvais et murmura entre ses dents :

- Sale pouilleux de gitan !

Je vis rouge l'espace d'un instant et mon poing partit comme une fusée. Pif, en plein dans le nez. Je sentis quelque chose craquer sous mes doigts et il se mit à pisser le sang.

A partir de là, le maître arriva à la rescousse et on fut brutalement séparé, engueulé, enguirlandé...

Bastien (car c'est ainsi qu'il s'appelait) hurlait comme un cochon qu'on égorge. Le sang lui dégoulinait le long des joues et ça me faisait un drôle d'effet.

Notre maître était un joueur de rugby chevronné et il eut vite fait d'établir un diagnostic : je lui avais cassé le nez !

De toute évidence, j'avais gagné ma première bagarre et tous les copains me félicitaient. Mais bizarrement, je n'étais pas fier du tout. Ma colère était partie comme elle était venue et je plaignais mon adversaire.

Le nez cassé de Bastien me coûta mille fois " *Je ne me battrais pas comme un sauvage dans la cour de récréation* ", avec en plus l'obligation d'aller lui faire des excuses à l'hôpital.

Bien évidemment, je n'en ai pas dit un traître mot à mes parents. Mais j'avais un papi qui m'avait à la bonne, et c'est avec lui que j'ai réglé l'affaire.

Le mercredi, on est parti ensemble sur sa mobylette. Avec mes sous, j'avais acheté un "dinky-toy" car mon papi disait qu'on allait pas voir quelqu'un à l'hôpital les mains vides.

Quand on est arrivés dans sa chambre qui empestait la pommade, Bastien était tout seul. Ses parents venaient de partir et lui avaient laissé un gros gâteau au chocolat. Il avait un énorme plâtre sur le nez. Mais bizarrement, il m'accueillit avec le sourire.

- Dis donc, il m'a dit, tu cognes sacrément fort !

Un peu embarrassé, j'ai regardé mes souliers :

- Je voulais pas vraiment te démolir comme ça !

- Faites la paix ! a dit mon grand-père.

Alors, le lui ai offert le dinky-toy. Il l'a trouvé super, et on s'est serrés la main, comme des grands.

Puis on a mangé le gâteau au chocolat. Je lui ai raconté tout notre trafic de ferrailles et ça l'a bien fait rire. Après tout, c'est grâce à cet argent qu'il avait eu son cadeau.

Et quand on est reparti avec mon grand-père, vers cinq heures, je m'étais fait un nouveau copain.

Qui aurait cru qu'une amitié, ça peut parfois commencer par une bagarre ?